

En ouvrant le livre  
de ma vie



**Fatiha Belkacem**

**En ouvrant le livre  
de ma vie**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022  
ISBN : 978-2-312-12130-7

## Le village de Sidi-Moussa

La traction noire traversa un paysage verdoyant illuminé par le ciel bleu d'une matinée de Juillet.

C'était une auto possédant un espace incroyable pour les passagers arrière. Mon père en prenait grand soin, elle possédait des sièges supplémentaires rabattables : des strapontins. Elle convenait à sa nombreuse famille. Sa progression devenait de plus en plus ardue en quittant la route goudronnée pour emprunter la déviation qui nous permettrait d'atteindre le sommet de cette forte altitude. C'était un sentier dénivélé caillouteux bien conservé.

Chauffeur très vigilant, mon père suivait l'itinéraire familièrement adopté chaque été aboutissant à notre villégiature estivale : Sidi – Moussa.

Il n'y en avait plus pour très longtemps car la piste devenait étroite et nous touchions au but. Un coup de frein me surprit dans ma torpeur et j'entendis une voix annonçant « tout le monde descend ».

De chaque côté du véhicule, les portières s'ouvrirent laissant apparaître plusieurs petites jambes extirpées du fonds de la large banquette arrière. J'avais cinq ans, c'était l'année de mes futures découvertes et j'avais l'intention d'en profiter car durant les précédents séjours de ma famille soit je n'étais pas encore née soit trop jeune pour me rappeler de quoi que ce soit.

Des ânes sagement tenus en laisse par des muletiers poussieux, harassés par la chaleur nous attendaient résignés sous un soleil de plomb.

Sans nous laisser le temps de nous poser des questions nous fûmes hisses par des bras vigoureux et bronzés sur leurs dos poilus. Ils prenaient la relève de l'automobile dont la mission s'arrêtait là. Le reste de notre étape se poursuivait cavalièrement à travers de petits sentiers caillasseux que seules ces bêtes pouvaient escalader. C'était ma première expérience, mes yeux s'écarquillèrent durant cet acheminement : je me sentais surélevée volant vers les cieux nuageux.

Nos affaires personnelles étaient bien casées dans de grands couffins en Alfa appelés « CHOUARIS » portés par les bourricots gravissant en procession les chemins étroits et sinueux. Ces animaux domestiques connaissaient le circuit par cœur. Une belle balade à travers une sorte de maquis, le chemin serpentait sur des passages assez abrupts. Ils continuaient de grimper parmi une belle végétation jusqu'à notre destination Sidi Moussa une station de vacances en montagne très prisée par les aventureux d'évasion de calme et de retours vers la nature.

Nous traversions des châtaigniers et abordions des endroits escarpés. Quelquefois un décor saisissant qui ne laissait personne indifférent s'offrait à nos regards, tantôt se déversait de l'eau fraîche et limpide poursuivant sa course folle à travers de petites crevasses rocheuses dans ce lieu presque sauvage dans un silence à couper au couteau.

Le spectacle de cette nature luxuriante était presque féérique en ce site montagneux. De temps à autre, je clignais des yeux afin d'éviter les rayons de soleil s'insurgeant par les branchages des arbres qui nous frôlaient au fur et à mesure de notre avancée. bercée par la cadence du trot de mon baudet, je dodelinais occasionnellement de la tête contrainte ce jour-là avec mes frères et sœurs à un réveil aux aurores pour entreprendre ce petit voyage. Le trajet étant quasiment inaccessible pour les Autos, les Montagnards utilisaient ce moyen de transport pour leurs déplacements journaliers plus en accord avec cet environnement.

Le tableau étalé devant moi était embaumé par les diverses effluves dégagées durant cette ascension chaotique. Les parfums de l'été et le chant des grillons nous souhaitaient la bienvenue en ce

lieu sauvage mais préservé dans un silence religieux. Ici et là, pruniers, figuiers rivalisaient par leurs fruits charnus nous transmettant au passage des clins d'œil complices nous mettant l'eau à la bouche au gré de leur feuillage frémissant.

La montée était périlleuse pour les citadins que nous étions, habitués à l'asphalte des chaussées de la ville. Bien qu'accoutumés de ces pentes malaisées ces pauvres équidés épousaient impassibles et doux, malgré eux, le rythme maintenu par leurs maîtres nous incitant malgré nous à somnoler voluptueusement nous aussi. Mais enfin, ce calvaire prit fin lorsque nous arrivâmes sur un plateau de terre ferme donnant accès à une placette ombragée par le treillis d'une vigne sauvage largement arrosée d'eau. Nous étions arrivés, nous y étions enfin !

Que n'ai-je attendu cette minute !!!

L'air exhalait l'arôme de la menthe se répandant des verres de thés sirotés par quelques villageois assis très détendus sur des nattes à même le sol récemment arrosé. Cette halte réunissait tous les hommes des hameaux, d'estivants ou des passagers d'un jour. En ces agréables instants de silence, ceux-ci venaient bénéficier de calme en s'invitant mutuellement à savourer ce nectar fumant tout en papotant sur les faits de leurs journées.

Observant notre arrivée avec nos attelages alourdis ils détournaient rapidement leurs têtes sans étonnement, accoutumés à voir des urbains débarquer à la même période dans leur simple contrée pour se loger chez les locaux.

Ceux qui avaient apprécié cette station rudimentaire une seule fois dans leurs vies ne pouvaient se passer des flots apaisants et de ses cours d'eaux glacés. Ils revenaient chaque saison se refaire une nouvelle santé loin de la ville en cet endroit bucolique. Nous, nous avions hâte de nous laisser choir sur la terre ferme après cette randonnée équestre.

Durant des journées entières, des semaines durant, nous assistions chez nous aux préparatifs de ce départ. Je happais les discussions de mes parents sur ce bout de village qui les avaient tant ensorcelés. La réponse, je l'ai eue à mon arrivée. Oui, c'était un petit Douar juché en hauteur sur de grands Reliefs, là où les voitures ne

pouvaient accéder. Quelques pas supplémentaires nous guidèrent vers une belle maison mauresque que mon père louait depuis des années en renouvelant le bail de location auprès des propriétaires.

Autour d'une cour traditionnelle où la vigne grimpante faisait sa loi, il y avait un allongement de pièces les unes à côté des autres.

Se préoccupant de notre confort, les adultes s'attelaient déjà à décharger nos bagages, et à organiser notre installation au niveau de la distribution des chambres dont une partie était réservée à ma tante paternelle et sa petite tribu comme disait mon père ils arrivaient d'un instant à l'autre

Moi je ne quittais pas des yeux maman. Avec brio et célérité, rompue aux exigences d'un époux méticuleux, elle s'activait allègrement pour nous préparer un havre de paix durant notre séjour.

Je la suivais comme son ombre en lui tenant un bout de l'étoffe de sa robe d'été multicolore et trottinait à ses côtés pour ne pas la perdre de vue.

Le trajet jusqu'à ce village, nous a permis de relever le caractère spirituel qu'il transmettait à la population et ses alentours.

J'ai appris, un peu plus tard qu'il existait un mausolée drainant de nombreuses visites des contrées voisines afin d'y accomplir une sorte de recueillement.

Un des secrets de son attrait mystique était que ces pèlerins de plusieurs localités offraient au marabout quelques sacrifices en vue de régler leurs problèmes et réaliser leurs vœux et doléances. Qu'ils soient des conflits d'héritage, de sante, d'épousailles rien n'était épargné.

Une longévité que certains qualifieraient de superstitions.

La fatigue du voyage était déjà bien loin derrière nous : nous élaborions déjà des plans pour les jours à venir qui s'annonçaient trépidants et joyeux car l'endroit possédai un cachet particulier qui méritait le déplacement.

En effet, il y avait une attraction unique attirant la curiosité des nouveaux venus : les célèbres cascades ou chutes d'eau appelées par



les locaux « Cherchar ghoula » et « Cherchar keskass » cascade de la louve et cascade du tamis.

C'était le divertissement capital des estivants.

Ces éboulements d'eau se déversaient du plus haut point de la roche jusqu'aux lits de galets au bas du Piedmont.

La première avalanche d'eau redoublant de férocité était destinée aux hommes, car très dangereuse. Ces messieurs forts assurés de leur intrépidité rivalisaient entre eux pour le meilleur plongeon.

La seconde discrète, était la favorite de la gent féminine et des enfants qui préféraient barboter et s'éclabousser dans les eaux tumultueuses serpentant entre les grosses pierres du lit de ce petit torrent.

De loin, s'entendaient leurs éclats de rire et leurs glossements mais la discrétion étant de mise, aucun homme ne s'autorisait à franchir les frontières de cet emplacement intimement gardé.

En ces temps-là, pas de maillots de bain, juste des fautas genre paréos bariolés en cotonnade ou en toile légère afin de couvrir leur nudité. Cloitrées chez elles toute l'année pour s'occuper des obligations familiales entre les fourneaux les lessives, les enfants, elles s'adjugeaient cette liberté ponctuelle qu'elles s'octroyaient loin de leurs quatre murs et leurs corvées chaque été.

La fraîcheur de ces gorges d'eau se déversait jusqu'au sol construisant de longs ruisseaux d'ondée glacée très affectonnée par les vacanciers grands et petits. L'eau qui se faufilait sur la rocaille procurait un amical bruissement à la flore les deux vivaient en parfaite communion en ces coins déserts et où nos pas de flâneurs nous dirigeaient. Au fil des jours, nous musardions dans les vergers limitrophes dont le patrimoine essentiel était la figue.

Celle-ci nous fascinait par sa diversité de goût et de couleurs la chair bien fondante et sucrée à souhait. A ce jour, je n'arrive pas à comprendre cet envoûtement que nous gens de la ville éprouvions instinctivement pour nous rapprocher de la nature. Est-ce cette forte odeur âcre du feuillage humide ? Je l'ai encore au fonds de la gorge, ou bien celle des arbustes en fleurs ?

N'importe ! Notre station de vacances transformée en lieu fé-tiche des estivants, est devenue une destination à part entière pour les découvertes et randonnées.

Baucoup s'organisaient en groupes de mêmes affinités pour vivre de riches expériences pleines d'émotions. Même les Convalescents en avaient fait leur berceau de guérison. C'était une localité unique en plein cœur des forêts, idéale pour se ressourcer et oublier les tracas de la vie.

Au crépuscule, les montagnes s'habillaient de couleurs différentes de celles du Lever du soleil. En cernant son territoire elles les protégeaient.

Ce dépaysement total nous le retrouvions journallement dans l'intimité chaleureuse offerts par les murs de la demeure ancestrale qui recevait notre famille. Autour de Meidas petites tables basses orientales, abondamment garnies, grands et petits se régalaient chaque soir avec jovialité et bonne humeur.

Les hommes clôturaient leur diner par l'habituelle virée au café du village. Un thé divin parfumé par une menthe odorante fraîchement cueillie dans les jardins mitoyens, les attendaient.

Une fois la porte refermée derrière eux, nous nous rapprochions de nos mamans quémandant des histoires du passé en interrompant leur aparté.

Oscillant leurs têtes de droite à gauche, elles se concentraient sur la musique Andalouse émise par la TSF (poste de radio) posée sur un petit guéridon à leurs côtés profitant de ces instants d'apaisement pour se détendre à leur manière à leur tour.

Une lampe à pétrole accompagnait par sa forte luminosité ces échappées nocturnes de cet auditoire féminin savourant la convivialité de nos soirées estivales.

Les journées s'effilaient à notre insu dès l'aube jusqu'au crépuscule entre baignades, excursions, piques niques et invitations frugales chez les habitants.

Nos parents fous amoureux de ce joyau ne cessaient d'en parler autour d'eux attisant la curiosité de beaucoup de leurs amis qui se sont joints par la suite à ce sanctuaire isolé.

Parallèlement, notre famille se développant chaque année d'un nouveau-né au grand bonheur de leurs géniteurs les aînés devenaient nos guides et protecteurs.

Depuis leur découverte de Sidi Moussa, ils en sont devenus fans et ont assouvi leurs désirs de détente et cures. Le succès de cette place n'a pas été démenti vu les nombreuses foules affluant d'année en année. Les uns ne cessaient de flatter la qualité des eaux des Cascades les autres de la beauté des paysages boisés sans pareils.

Depuis, les années s'écoulèrent comme les aiguilles d'une montre et le nombre de vacanciers ayant rallié notre villégiature était sans cesse croissant. A leurs yeux, les montagnes ne changeaient pas, elles étaient toujours là, les attendant, les espérant, fidèles à elles-mêmes à chaque période.

Jean FERRAT avait raison de chanter « Pourtant ! que la montagne est belle ».

Retournant à la vie normale, nous laissions derrière nous le vert profond d'une fresque inégalable composée d'oliviers, de mûriers aux ronces abondantes d'arbres aux fruits divers colorés dont l'aspect changeait selon les lueurs du soleil. Les illuminations de celui-ci, les jeux d'ombre et de lumière accentuaient les reliefs et faisaient naître les illusions.

En pliant nos affaires cet été-là, à la fin de ce magnifique séjour, nous ignorions alors tous comme nous étions que ce serait notre dernier périple en cet abri enchanteur.

La fermeture des volets, la maison récurée, les bagages chargés sur nos amies les bêtes signifiaient la fin de nos loisirs, de nos libertés.

Alors nous jetions un ultime regard au panorama accompagné d'un sourire de connivence comme pour lui promettre notre retour à l'année prochaine. Le cœur gros, les yeux humides, nous voilà de

nouveau juchés à califourchon sur nos montures pour une descente assez triste je l'avoue.

Les vacances étant finies, nous étions malheureux que cette allégresse montagnarde ne puisse s'éterniser encore plus longtemps et puisant dans nos magnifiques minutes encore récentes, nous nous assoupîmes au fil des pas de nos bêtes de charge dans un silence lent et sacré.

Combien s'était-il écoulé, je ne saurais le dire. Nous venions d'atteindre le point de rendez-vous convenu avec notre père pour nous récupérer en voiture lorsque nous sursautâmes aux sons violents de plusieurs explosions venues je ne sais d'où.

En levant nos yeux au ciel nous vîmes de longues fumées entrelacées sillonnant l'espace aérien. Nos yeux inquiets cherchaient ceux de nos parents pour nous rassurer mais leur physionomie ne présageait rien de bon.

Devenus muets, pâles, crispés devant cette situation inattendue, effrayante, telle une image d'un film sans titre, nous nous interrogeons du regard. Nous l'apprîmes bien plus tard, c'étaient les premiers bombardements amorçant le début de la Guerre d'Algérie et nous venions d'y assister en direct ce jour-là.

Nous étions en 1954, début du Soulèvement des nationalistes Algériens.

Bien des années s'écoulèrent depuis, et les nostalgiques désirant revoir leur oasis en sont revenus tristes et désappointés. Il ne restait que des vestiges d'une existence passée dans un village fantôme abandonné depuis la multitude de bombes abattues sur lui. Rebroussant chemin le cœur brisé, ceux qui s'y sont aventurés pour des souvenirs heureux ont été affligés et sont rentrés en pleine réminiscence.

Moi je préfère à ce jour rester sur mes photos de jadis en noir et blanc immortalisant la sublimité de ces périodes familiales à jamais disparus. Est-ce la nostalgie d'un temps révolu ? Des événements à jamais immortels ? Rien ne meurt, toutes nos mélancolies, nos euphories reviennent à la surface.

# Notre déménagement

En Janvier 1957, du haut de mes 7 ans, notre automobile s'engageait sur un itinéraire inconnu pour mes frères mes sœurs et moi. Elle suivait un Camion de déménagements contenant nos meubles, nos effets personnels. Il renfermait aussi nos liens avec notre vie écoulée, nos impressions, nos sensations gardées en mémoire, notre ville natale, les rires de nos camarades.

C'était la tombée du jour mais il faisait très sombre car nous étions en hiver et nous nous dirigeons vers la ville ou nous attendait notre nouveau lieu de résidence situé à quelques kilomètres seulement : BLIDA.

Tel un petit troupeau, serrés les uns contre les autres, nous avions au fonds de nous d'innombrables questions muettes sans réponse. La dernière-née cette année avait 40 jours, ignorait notre préexistence et jusqu'à ses cinq ans elle ne se souviendrait de presque rien.

La maison fraîchement repeinte nichée dans un quartier mi français mi musulman nous accueillit en son sein. Elle était très éclairée grâce à ses murs peints en blanc d'une laque qui nous agressa les narines dès que nous avons mis le pieds à l'intérieur.

Des émotions, des larmes retenues, de la tristesse, de l'ivresse d'un nouveau départ ? A pas feutrés, nous hésitions à faire le tour de notre Home. Une grande cheminée nous souhaita la bienvenue, elle trônait au milieu de la pièce centrale qui dans quelques jours serait notre Salle à manger. A sa gauche, se trouvait la chambre parentale suivie d'une élégante et spacieuse salle de bain en faïence blanche bordée d'une lisière bleu ciel.